

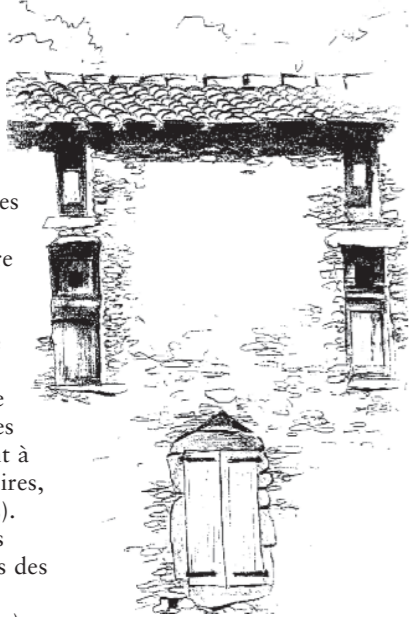
Magnanerie de la Roque

le fil de la mémoire



– bâtiments à fenêtres étroites à fermeture complexe (plus restreint).

- Elles sont disposées :
 - sur plusieurs niveaux correspondant à ceux des tables d'éducation : deux, trois, quatre rangées de baies peuvent se superposer, la dernière (aux ouvertures toujours plus petites) paraissant correspondre à un 1/2 étage,
 - leur dimension décroît toujours du bas vers le haut (le rapport varie de 1,2 ou 1,3 à plus de 10 quand les ouvertures supérieures se réduisent à de simples jours circulaires, en demi-lune ou carrés).
 - elles sont toujours plus hautes que larges (dans des proportions atteignant jusqu'à 3 fois la largeur).



La soie et l'espace cévenol

La culture du mûrier

La culture du mûrier n'a pu que s'étendre aux dépens des autres cultures : aux XVIII^e et XIX^e siècles, les sols riches (irrigables, bien exposés) et proches de maisons, jusque là plantés de châtaigniers, font place à la culture du mûrier qui devient "prioritaire" : il fallait produire le plus possible en gagnant le plus de temps possible dans le transport de la feuille.

Le châtaignier

Le besoin de la récolte de châtaignes ne faisant que croître avec l'augmentation démographique, ce déplacement des châtaigneraies s'est traduit, au total par une augmentation de

leur surface, d'où la disparition presque totale de la forêt de chênes à feuillage caduc, le grignotage de la hêtraie à moyenne altitude et la réduction des autres boisements tels que les pineraies.

Le réaménagement de l'espace cultivé

Ce changement n'est pas une simple substitution, pour produire, le mûrier a besoin d'une culture beaucoup plus intensive que le châtaignier : sol relativement profond, fertilisation et surtout irrigation au printemps. Il a donc été installé sur des terrasses de culture équipées de dispositifs d'irrigation parfois très élaborés :

- sources captées et stockées dans des bassins (*gorgas*), ou *paissieras* (retenues) sur les cours d'eau, alimentant un réseau de *besals* (canaux),
- à partir de la fin du XVIII^e siècle, surtout en terrain granitique, des "mine d'eau" (galerie souterraine de captage des eaux d'infiltration) creusées pour augmenter encore la ressource en eau mobilisée pour l'irrigation.

Et il a justifié parfois l'aménagement de sols nouvellement gagnés pour sa culture sur :

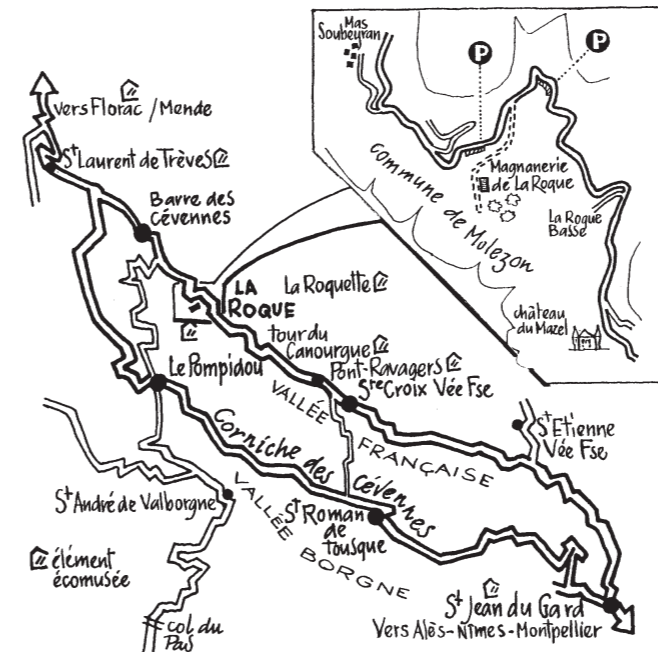
- des traversiers créés à la limite de la zone déjà aménagée (souvent en terrain difficile),
- les remplissages alluviaux des barrages (*tancats*) cultivés sur place en mûriers au lieu d'être transportés sur les terrasses,
- des "chaussées" cultivables aménagées au détriment du lit principal de la rivière dont on régularise le tracé par des épis et des digues parallèles à l'écoulement. C'est le cas de figure usuel dans les basses Cévennes, on en trouve aussi plusieurs dans les vallées à moyenne altitude

Cet aménagement de l'espace, conjugué à l'augmentation de l'emprise au sol du bâti (multipliée par 2,5 à 3 entre 1700 et 1840) a radicalement transformé le paysage cévenol. C'est de cette manière, conjuguant une production destinée à l'autosuffisance alimentaire (châtaigneraie, jardins, élevage...), une production intégrée à l'économie de marché (la soie) et le travail dans les filatures, que la société cévenole a bâti au début du XIX^e siècle un environnement qui lui a permis de nourrir et d'héberger une population d'autant plus nombreuse, et peu disposée à quitter le pays, que l'économie s'y aurait prospère.

L'exposition " Le fil de la mémoire " présentée à la magnanerie de La Roque (48 110 Molezon) a été réalisée en collaboration avec D. Travier (Musée des vallées cévenoles à St-Jean du Gard) et M. Wienin , chercheur spécialisé dans l'architecture industrielle (" Architecture des magnaneries cévenoles", 1996). Propriété de M. Jean Hugon, de l'Auradou, la magnanerie de la Roque-haute est ouverte au public dans le cadre de l'écomusée de la Cévenne (Parc national des Cévennes) en collaboration avec la commune de Molezon.

Après la visite de l'exposition, descendez par le sentier jusqu'au champ planté de mûriers en contrebas : vous y aurez un beau point de vue sur la vallée Française. Ensuite, pour regagner le parking, vous empruntez le chemin qui longe ce champ : c'est celui qui vous a mené jusqu'à la magnanerie et il vous suffira de le remonter en sens inverse.

Ouvert : tous les jours en juillet et août, de 13h00 à 18h30, sur rdvs pour les groupes (mini 8 personnes) en mi-saison, contact : 04.66.49.53.00.



Ce site est l'un des lieux de visite de l'écomusée de la Cévenne qui propose musées, expos, sentiers, sites aménagés, monuments historiques. Renseignements auprès des maisons du Parc et des relais d'information partenaires (OT-SI, sites touristiques...).

Le mot *manban* qui désigne le ver à soie, est, d’après Boissier de Sauvages, dérivé de *manbar*, vieux languedocien signifiant manger… Cela en dit long sur son appétit ! *Manhanièira* ou *manbagièira*, francisé en “magnanerie”, désigne le lieu où se pratique leur “éducation”. Car on ne dit pas “élever” des vers à soie mais “éduquer” tant cette activité relève d’un art particulier dont l’importance est cruciale dans l’économie domestique.

Ver à soie, Bombyx mori

A partir de 1564, le jardinier François Le Traucat fait planter 4 millions de mûriers dans le Languedoc et la Provence rhodanienne : le ver à soie est la chenille d’un papillon (Bombyx Mori) qui se nourrit exclusivement de ses feuilles. En Cévennes, la catastrophe de l’hiver de 1709 où de fortes gelées détruisent les châtaigneraies, produit un effet “accélérateur” : de nombreux mûriers sont plantés à leur place. La production va devenir très significative au milieu du XVIII^e siècle : plus de 400 000 mûriers seront alors plantés dans notre région. La date de démarrage de l’éducation est fonction de l’état d’avancement de la végétation (et par conséquent de la température).

Les étapes de la croissance du ver à soie

à la naissance	2,5 à 3 mm
taille maximum	8 cm
poids	de 0,4 mg à 4 g soit environ : 10000 fois son poids en un mois

1. L’incubation

L’incubation au nouet était encore pratiquée au début du XX^e siècle : elle consiste à couver les œufs de ver à soie (la “graine”) que l’on porte sur soi, dans de petits sacs (sous la chemise, ou entre jupe et jupon). Couveuse artificielle, le *castellet* (“*petit château*”) *est* mentionné depuis la fin du XVIII^e siècle : il est constitué d’une enveloppe à double paroi de fer blanc, contenant de l’eau, qu’une veilleuse à huile permet de réchauffer. Les graines sont disposées sur les tiroirs internes. Les éclosions ont lieu au bout de 15 à 18 jours.

2. Première mue

La croissance du ver à soie est rythmée par ses quatre mues successives qui déterminent ses “âges” : 1^{er} âge de la naissance à la 1^{ère} mue etc.. C’est un moment délicat pendant lequel il s’immobilise complètement et cesse de s’alimenter. La mue achevée, il quitte son ancienne peau et se remet à manger. Jusqu’à la 2^{ème} mue, la petite taille des vers - 8 mm à la

première mue, 15 mm à la seconde - permet de les conserver à la maison : bénéficiant de la chaleur du feu, dans la cuisine, où installés dans une chambre chauffée pour eux, ils sont placés sur des petits clayons (paniers plats) appelés *campanetges* ou *levadors*, regroupés sur un râtelier vertical (*l’escaràs*). C’est là qu’on leur distribue leur nourriture. L’ensemble forme l’*espèlidor* (*espèlir* = naître, éclore), nom donné aussi à la chambre dans laquelle on les tient.

Ver à soie, Bombyx mori

3. Deuxième et troisième mues

Passée la première mue, on les transporte dans un bâtiment spécifique, la magnanerie, dont le centre est occupé par une structure faite de montants et traverses soutenant un certain nombre de plans appelés “tables” sur lesquelles vivent et se nourrissent les vers à soie. Dans les magnaneries occupant un simple niveau de bâtiment, il y a 3 ou 4 tables superposées. Dans celles qui sont construites sur plusieurs niveaux de bâtiment, sans plancher intermédiaire, on dénombre 10 à 12 tables superposées.

Des précautions d’hygiène préalables (badigeon des murs à la chaux, nettoyage des claies à l’eau de Javel, désinfection au soufre. et…) sont prises, avant de les installer. Ensuite, il faut aussi surveiller la température (risques de surchauffe ou de coup de froid par rapport à la température idéale qui se situe entre 20 et 22 °C), l’humidité de l’air ou sa “touffeur” (sensation de raréfaction d’air en cas d’orage) et les divers prédateurs possibles (fourmis, rats, oiseaux…). D’où la présence de nombreuses cheminées et fenêtres qui permettent de ventiler, chauffer, aérer etc.

Ver à soie, Bombyx mori

4. La “grande frèze” : quatrième mue

Entre la 3^{ème} mue et la 4^{ème} mue, la consommation des feuilles s’accélère : en 8 jours, pour une once (environ 25 g) de graine, il faut compter 150 kg de feuilles de mûrier. Mais après la 4^{ème} mue, pendant la dernière semaine, elle quintuple : 790 kg de feuilles sont alors nécessaires Le ver passe d’une taille de 40 mm (4^{ème} mue) à 80 mm (5^{ème} mue).

Ver à soie, Bombyx mori

5. L’encabanage

A la fin du 5^{ème} âge les vers atteignent leur maturité (ils sont “mûrs” : *madurs*), deviennent translucides, cessent de manger et cherchent à grimper pour tisser leur cocon. C’est la *montada*. Ils tissent d’abord un “halo” de fils (la *blasa*) qui servira à accrocher le cocon proprement dit. Pour cela on leur prépare un support fait de rameaux de bruyère arborescente ou de bruyère à balai (*brus*, *bruc*, *bruc grand*). C’est le moment crucial de l’éducation, les vers sont très fragiles, le moindre orage est redouté : il peut anéantir des semaines d’efforts. Les vers peuvent cesser de grimper, se vider sans tisser leur cocon (ce sont les *despenjats* ou “masques”).

Mais tout au long de l’éducation, des maladies, des anomalies peuvent atteindre la chambrée d’où la fierté de la magnanière dont la chambrée “a bien réussi”.

6 - Le décoconnage

Le décoconnage concrétise la récolte, c’est une petite fête à laquelle on convie voisins, parents et amis. Tous les participants se réunissent dans la cour, sous un auvent ou dans la grande cuisine. On leur apporte les bruyères qu’ils dépouillent de leurs cocons qu’on emballe dans des corbeilles ou des draps (*borrencs*).

L’apogée et le déclin de la sériciculture en Cévennes

L’apogée de la sériciculture se situe au milieu du XIX^e siècle, au moment où l’épidémie de “pébrine” (1853-1854) vient ravager toutes les magnaneries d’Europe mettant fin à l’ “âge d’or”. Soutenue par les primes versées par l’État, la production connaîtra un nouveau regain après l’adoption de la méthode de “grainage” mise au point par Pasteur pour éliminer la “pébrine”, et malgré la concurrence de la soie d’Extrême Orient. Mais elle n’atteindra plus jamais la prospérité antérieure. Les prix s’effondrent, la production diminue presque de moitié entre 1892 et 1911. A partir de 1928 le déclin s’accentue avec l’expansion des textiles artificiels puis synthétiques. Les derniers élevages fermeront en 1968 dans la Vallée française, la Gardonnenque, la Salendrenque et la vallée de l’Hérault… jusqu’à ce que quelques producteurs, regroupés dans l’association pour le développement de la sériciculture en Cévennes, reprennent le flambeau à la fin des années 1970.

Ver à soie, Bombyx mori

Le poids de la sériciculture dans l’évolution de l’habitat

La proportion des bâtiments induits directement, ou indirectement, par l’activité séricicole, ses revenus et la croissance démographique qu’elle a engendrée, a pu atteindre jusqu’à 70 % du bâti existant. Quand l’élevage du ver à soie a commencé à se répandre, on a utilisé pour installer des clayons les pièces d’habitation existantes, assez saines et tempérées pour permettre son “éducation”. Cette pratique limitait forcément la quantité produite et obligeait au déménagement temporaire d’une partie de la famille et à la concentration des activités domestiques dans un espace souvent peu adapté (cave, remise, “cuisine d’été”). Le développement de la sériciculture va entraîner une première

vague de transformation de l’habitat pour augmenter les capacités de production et améliorer les rendements. La réponse la plus ancienne et la plus économique à cette nouvelle contrainte va consister à rehausser le “pailler” (sous le toit) pour y transférer la magnanerie. Ce rehaussement marquera durablement l’architecture cévenole puisque les bâtiments qui viendront s’ajouter aux plus anciens seront tout aussi (sinon plus) hauts.

Lorsque la sériciculture atteint son apogée, l’espace nécessaire est encore insuffisant, une nouvelle “vague” d’agrandissement va se déployer. Cette extension correspond aussi à une poussée démographique d’où une augmentation parallèle des besoins en habitat. Elle prendra plusieurs formes :

- le développement latéral des bâtiments, sous la forme d’une aile accolée au pignon, l’ensemble formant un “L”,
 - le bâtiment-bloc, construit d’un seul tenant pour réunir de nouvelles pièces d’habitation plus confortables au 1^{er} niveau (au-dessus des caves et bergeries) et la (ou les) magnaneries aux étages supérieurs.
 - des extensions ultérieures viendront encore prolonger les bâtiments ainsi modifiés, donnant au final des plans en “T” (deux ailes de part et d’autre), en “U”, ou se refermant entièrement autour d’une cour (en carré).
- Lorsque les bâtiments existants ne le permettaient pas ou lorsqu’il s’agissait du projet d’un “gros” propriétaire confiant l’éducation des vers à soie à des fermiers, des bâtiments isolés ont été construits de toutes pièces dans ce seul but. C’était le cas de La Roque-haute qui s’inspire, avec une grande sobriété, des modèles développés dans les basses Cévennes.

Les caractères spécifiques aux magnaneries

Aucune ne ressemble tout-à-fait à une autre, mais toutes ont un air de famille… Ce sont des bâtiments à caractère typiquement vernaculaire : les maçons et les matériaux sont d’origine locale et les solutions techniques parfaitement comparables à celles utilisées dans les bâtiments de ferme.

Ver à soie, Bombyx mori

Les cheminées

Vu de l’extérieur la multiplicité des souches de cheminées et leur disposition, régulièrement espacée, jusque sur les angles du bâtiment, est la “signature” de la magnanerie mais leur morphologie est identique, en plus petit, à celle des cheminées qui équipent l’habitat.

Ver à soie, Bombyx mori

Les fenêtres

Elles peuvent se regrouper en deux “familles”, – travées de baies rectangulaires (type à peu près universel),